Document généré le 19 avr. 2024 22:30

Jeu
Revue de théâtre

« La femme d'intérieur »

Michel Vaïs

Numéro 48, 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/28372ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (1988). Compte rendu de [« La femme d'intérieur »]. *Jeu*, (48), 187–188.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

«la femme d'intérieur»

Texte de Robert Claing, d'après une idée originale de Marie Laberge. Mise en scène de Martine Beaulne, Robert Claing et Marie Laberge. Avec Marie Laberge et Martine Beaulne. Production du Nouveau Théâtre Expérimental, présentée à l'Espace libre du 19 janvier au 13 février 1988.

comme un poisson dans son bocal

Dans ce qui est presque un long monologue, cette femme ordinaire, interprétée par Marie Laberge, se dévoile lentement à l'amie qui lui rend visite (Martine Beaulne). En robe-chemise fendue, puis en maillot de bain pour prendre du soleil, la femme d'intérieur parle, parle, parle. L'autre écoute, ne dit pas plus de deux mots d'affilée. Et encore, il s'agit presque toujours de paroles déjà prononcées par la première. Cette amie est une grande oreille sur pattes.

La parleuse aime sa maison au point de ne presque plus jamais en sortir, sauf pour aller au centre commercial du quartier de banlieue où elle vit. Parce qu'elle a peur de sortir de chez elle, le soir, elle se trouve des raisons; elle se demande par exemple si elle a les bas qu'il faut. C'est une femme sans drame, sans grande joie non plus. Elle est bien chez elle, c'est tout. Elle nous fait visiter son appartement, dont les cloisons sont représentées par des rideaux s'ouvrant sous nos yeux comme autant de pelures d'oignon, ou de sous-vêtements, dans une sorte de strip-tease de l'âme. Autre image forte qui se dégage de l'aménagement scénographique: le plateau rond, incliné, cerclé au début d'un long voile de tulle, évoque un aquarium.

Le poisson qui l'habite n'a pas toujours été seul. Un jour, son mari Jacques est parti, sans éclat, en lui laissant les enfants. On ne les voit pas: ils ne doivent pas prendre beau-

«Dans ce qui est presque un long monologue, cette femme ordinaire, interprétée par Marie Laberge, se dévoile lentement à l'amie qui lui rend visite (Martine Beaulne).» Photo: Richard Lamontagne.

coup de place dans la vie de cette femme. Sauf que la naissance de sa dernière fille, on l'apprend à un moment donné, a suscité chez elle jadis une vague tristesse, qui demeure aujourd'hui, on ne sait pourquoi, comme une boule au fond de la gorge.

Aujourd'hui, c'est à son corps qu'elle prodigue le plus de soins. Le bocal a rétréci à la dimension d'une coquille plus rassurante que l'on peut épiler, oindre, faire dorer au soleil, polir, mirer.

Le texte de *la Femme d'intérieur* se compose de courtes scènes, séparées de noirs et de transitions musicales. On y retrouve donc le style haché de l'auteur de *Marée basse* et de *Le temps est au noir*. Par ailleurs, on reconnaît les préoccupations psychologiques de Marie Laberge, auteure et actrice, sa grande tendresse pour les êtres. Malgré son déséquilibre structurel (un personnage jouant le rôle ingrat du faire-valoir silencieux de l'autre), cette pièce a peu à voir avec les spectacles joyeusement iconoclastes du Nouveau Théâtre Expérimental, avec leur insolence brouillonne, ni avec, sur le plan formel, toute la quincaillerie de récupération dont Ronfard, Gravel et les leurs aiment s'entourer à l'Espace libre. Non. Cette oeuvre presque trop discrète gagnerait à être reprise dans une petite salle moins habituée aux coups d'éclat, où elle trouverait un public plus attentif. Au Café de la Place?

michel vaïs

«le cri»

D'après *Woyzeck* de Georg Büchner. Traduction: Marthe Robert; adaptation et mise en scène: Paula de Vasconcelos; scénographie, costumes et éclairages: Ana Cappelluto; accessoires: Ana Cappelluto et Karethe Linaae; musique des Rita Mitsouko et chansons tirées du folklore breton. Avec Patrice Coquereau (le docteur), Sylvie Drapeau (Marie), Claude Godbout (Woyzeck), Normand Helms (le capitaine), Julie Lavergne (Kaethe), Brigitte Paquette (la grand-mère), Zed Poinpoin (le chanteur) et Paul-Antoine Taillefer (le tambour-major). Une production de Pigeons International, présentée à la salle André-Pagé de l'École nationale de théâtre du 8 au 26 juin 1988.

toiles et tableaux

La fascination qu'exerce le *Woyzeck* de Georg Büchner provient peut-être de la mécanique inéluctable qui charpente le célèbre texte du dramaturge allemand. À son personnage, Büchner n'a en effet laissé aucune chance. Symbole de l'aliénation et de l'exploitation du peuple, Woyzeck va de brimade en brimade, abusé par ses supérieurs militaires, dupé par ceux qui possèdent le savoir (que représente le personnage du médecin), dindonné par sa femme Marie qui le trompe avec le tambour-major. Si ce drame est une dénonciation terriblement efficace de la misère sécrétée par la société bourgeoise naissante, s'il épingle une rupture entre les intellectuels et le peuple (qui est l'une des questions capitales traversant tout le dix-neuvième siècle européen et rejaillissant d'ailleurs périodiquement depuis lors), il touche aussi le spectateur à vif quand il laisse entendre et voir que Woyzeck, comme tout bon aliéné, contribue à tresser la corde qui, nœud après nœud, le pend.

L'adaptation et la mise en scène de Paula de Vasconcelos (d'après une traduction de Marthe Robert) s'inspirent bien sûr de l'oeuvre écrite, mais aussi de cet ensemble de toiles que le peintre Edvard Munch réunit sous le titre «la Frise de la vie». De l'écrit, elle respecte la forme fragmentée, saccadée des dialogues buchnériens. Les